

PIERRE SAUREL

Nazis à Ottawa



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 042

Nazis à Ottawa

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 309 : version 1.0

Nazis à Ottawa

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

IXE-13 et ses deux compagnons étaient revenus au Canada.

Jean Thibault, l'as des espions canadiens, était bien heureux de pouvoir enfin revoir son pays.

Sir Arthur lui avait fait promettre de prendre des vacances une fois sa mission terminée.

Aussi, en arrivant au Canada, on lui confia un travail important concernant des saboteurs de navires à Halifax.

Plusieurs personnes du service secret avaient été assassinées.

Personne n'avait pu mettre la main sur ces fameux alliés du Reich.

IXE-13, aidé de Marius Lamouche et de l'espionne française, Gisèle Tuboeuf, avait réussi à mettre fin à ce règne de terreur.

Et lorsque, sa mission terminée, il se rapporta

à Ottawa, on lui ordonna de prendre une vacance bien méritée.

IXE-13 ne pouvait refuser.

C'était un ordre.

Au lieu de faire visiter les grandes villes à ses amis, notre héros décida plutôt de se retirer dans un petit chalet dans les Laurentides.

Ce chalet lui appartenait.

Il ne l'avait pas habité depuis le début de la guerre, mais quelques bonnes bûches de bois dans la fournaise et un ménage mené de main de maître par Gisèle, eurent tôt fait de rendre à la maison son accueillante apparence.

IXE-13 et Gisèle, fiancés depuis longtemps, auraient pu profiter de ces vacances pour mettre leurs projets à exécution.

Mais ils avaient trop de souvenirs.

Deux fois, IXE-13 avait voulu épouser Gisèle.

Deux fois, il s'était passé des événements qui non seulement avaient mis fin à leur projet mais qui auraient pu coûter la vie à la future épouse du

Canadien.

Aussi, sans parler, ils avaient décidé d'attendre la fin de la guerre pour s'unir.

C'était d'ailleurs ce que leur indiquait leur devoir.

IXE-13 n'avait pas le droit d'épouser Gisèle, lui qui courait toujours mille dangers.

La jeune fille pourrait devenir veuve d'un instant à l'autre.

Jean Thibault ne voulait pas risquer de compromettre son bonheur.

Le plus sage était d'attendre.

– Nous allons passer de belles vacances, mon chéri.

Mais IXE-13 se disait en lui-même :

– Pour combien de temps ?...

Il devait avoir quinze jours.

Mais un ordre ne viendrait-il pas contrecarrer ses plans ?

Le bureau pouvait facilement le rappeler pour

lui confier une mission d'extrême importance.

Mais que le bureau le rappelle ou non, une chose était certaine.

C'est que dans quinze jours, il faudrait quitter cet endroit magnifique.

Il irait de nouveau, avec ses amis, courir mille et un dangers.

– Tu parais triste, mon chéri...

– Je pense à l'avenir...

– N'y pensons pas, mon Jean. Vivons sans nous en faire. Il sera toujours temps de se retrouver en face de la réalité.

Gisèle avait raison.

Il fallait tout oublier.

Aussi, ce furent des journées de plaisir les unes après les autres.

Des baignades, des marches dans la montagne, des promenades au clair de lune.

Tout marchait comme sur des roulettes.

Jamais nos amis n'avaient vécu un tel

bonheur.

Peut-être aussi, qu'ils n'en vivraient jamais d'autres.

*

Pendant qu'IXE-13 et ses amis se reposaient, la guerre, elle, ne prenait pas de repos.

Elle continuait de faire rage.

Les Alliés avançaient lentement en Italie.

Tous espéraient le jour de la fameuse délivrance.

Au Canada, les espions ennemis étaient des mieux organisés.

Malgré la surveillance continue de la gendarmerie royale et du bureau du contre-espionnage, les amis d'Hitler continuaient la lutte sans merci.

Il y avait au Canada des centaines de Canadiens d'origine allemande.

On ne pouvait pas arrêter toutes ces personnes sans preuves.

On se doutait bien que quelques-unes d'entre elles étaient les partisans nazis, mais il fallait des preuves.

Les espions ennemis travaillaient avec prudence et ne laissaient jamais de traces derrière eux.

D'autres, par contre, de descendance nazie, étaient cependant de véritables patriotes canadiens.

Il en était ainsi de William Sheffer.

Sheffer était né en Allemagne.

Mais il était arrivé au Canada alors qu'il n'avait que cinq ans.

Il était devenu par la suite un véritable savant.

Aujourd'hui, il était le propriétaire d'une fabrique de tanks au service du Canada.

Cependant, le bureau du service de contre-espionnage avait dépêché sur les lieux l'un de leurs meilleurs agents.

C'était un Canadien-français du nom de Jacques Asselin.

À Ottawa, il y avait parmi les hauts fonctionnaires, des personnages de descendance nazie.

On redoutait surtout l'un d'eux, Herman Hetznich.

Hetznich était puissant et il fallait travailler secrètement pour découvrir son jeu.

Si l'on commettait une erreur, il pouvait porter plainte et aussitôt il y aurait eu de fortes complications diplomatiques.

Jacques Asselin s'était rendu à Ottawa après une demande faite par William Sheffer.

Ce dernier était craintif.

Il mit Asselin au courant de ses craintes et ce dernier fit aussitôt son rapport à ses chefs.

Il s'agissait naturellement de Hetznich.

Sheffer redoutait un complot.

Il avait surpris déjà quelques conversations entre ses employés.

Le nom de Hetznich avait été prononcé à plusieurs reprises.

– On prépare quelque chose... j'ignore quoi... mais on prépare quelque chose...

Asselin reçut l'ordre de continuer son enquête mais discrètement.

Le bureau de contre-espionnage ne recevait que très peu souvent de ses nouvelles.

Puis un beau jour, un rapport arriva au bureau.

Comme à l'ordinaire, il était décrit dans un langage chiffré.

Le lieutenant Boivin eut vite fait de lire le message.

« Sheffer a raison. On prépare un coup de maître. Je suis surveillé et j'ai bien peur qu'on n'essaie de me supprimer. Il me faudrait de l'aide. Envoyez-moi quelqu'un de solide. Attendrai cette personne dans trois jours à la porte du café *La Pipe* rue Boomfield, Ottawa. Que la personne emploie le code numéro 22. »

Le lieutenant se mit à réfléchir. Il fallait trouver quelqu'un de sûr.

Quelqu'un qui n'était pas connu et qui pourrait travailler incognito.

Le lieutenant ne pouvait prendre lui-même une décision. Aussi, le même soir, le bureau du contre-espionnage se réunissait.

Boivin les mit au courant du message d'Asselin.

– Hum... il faut être prudent...

– Naturellement, les espions doivent travailler contre la loi... contre le gouvernement. C'était un cas très grave. Soudain, quelqu'un s'écria : – Mais je l'ai...

– Quoi, général ?...

IXE-13... le fameux espion... voilà notre homme.

Tous sursautèrent.

– IXE-13 !

Ce nom, ils le connaissaient tous.

– Il est en vacances...

– Oui, mais ses vacances se terminent dans deux jours, fit le général, je suis certain qu'il ne

s'objectera pas à les raccourcir.

Tous approuvèrent l'idée du général.

– Je vais me mettre en communication avec lui
Soudain, le général se gratta l'oreille.

– Je ne sais pas où se trouve IXE-13.

– Où demeurerait-il avant de s'enrôler dans nos
rangs ?

– À Varennes.

– Eh bien, il doit être retourné chez-lui...

– Je vais me mettre en communication avec le
sergent Cadieux de Montréal.

Il fallait qu'il retrouve IXE-13 alias Jean Thibault. Une fois en communication avec le roi des espions, il devait lui expliquer ce qu'on attendait de lui et lui demander de se rapporter à Asselin à l'heure et à l'endroit indiqués.

Le sergent devait préparer un avion qui amènerait IXE-13 à Ottawa pour ne pas qu'il arrive en retard à son rendez-vous.

Une demi-heure plus tard, un avion partait de Cartierville en route pour le camp du roi des

espions.

*

– Hé, patron ?...

– Quoi, Marius ?

– Regardez... un hydravion qui se pose sur le lac...

– Hein ?...

– Voyez...

– Mais c'est vrai.

Tous sortirent au dehors,

Un hydravion venait de se déposer sur les eaux du lac.

Aussitôt, l'un des voisins d'IXE-13 partit en chaloupe pour aller chercher les occupants.

– Ce doit être de la visite pour les voisins...

– Bonne mère, il doit être riche, le monsieur... pour voyager en avion.

IXE-13, lui, ne parlait pas.

Il venait de reconnaître l'hydravion.

Ce n'était pas un avion privé.

Quelques secondes plus tard, il vit un homme sortir de l'appareil.

Il monta dans la chaloupe, le pilote le suivit peu après.

Ils revinrent vers le bord.

Plus la chaloupe approchait, plus IXE-13 était sûr de lui.

– C'est un soldat...

Quelque chose lui disait qu'on venait pour lui.

Une nouvelle mission ?...

Peut-être.

Gisèle se tourna vers son fiancé.

– Tu me sembles soucieux, Jean ?

– Je me demande...

À ce moment, la chaloupe arrivait à la rive.

Aussitôt le voisin d'IXE-13 cria :

– Thibault... Thibault...

– Oui ?...

– Venez ici... c'est quelqu'un pour vous...

IXE-13 se tourna vers ses deux compagnons.

– Mes amis... je crois que nos vacances viennent de se terminer.

II

IXE-13 s'avança vers le sergent.

– Oui ?...

– Vous êtes bien Jean Thibault ?

– Parfaitement.

– J'aimerais vous parler... en particulier...

– Très bien, suivez-moi. Les deux hommes se dirigèrent vers le camp d'IXE-13.

Gisèle et Marius les suivaient.

Tous entrèrent dans la grande salle principale.

– Asseyez-vous, sergent.

– Merci.

Le sergent prit place dans un grand fauteuil.

– Alors, qu'y a-t-il ? demanda IXE-13.

Le sergent jeta un regard circulaire.

Ses yeux se posèrent sur Gisèle et Marius.

IXE-13 comprit.

Il ajouta tout de suite.

– Vous pouvez parler sans crainte, sergent. Ce sont mes deux inséparables compagnons.

Le sergent lui conta en quelques mots ce qui se passait à l’usine Sheffer, dans la banlieue d’Ottawa.

– Combien y a-t-il d’employé à cette usine, sergent ?...

– Oh, peut-être une couple de mille.

IXE-13 siffla.

Sa mission ne serait certes pas facile.

Sur deux mille employés, il pouvait facilement se glisser un lot d’espions.

Peut-être vingt-cinq, peut-être plus.

– Il vous faut aller rejoindre Asselin le plus tôt possible. Vous connaissez le code secret ?

– Oui, sergent.

– Eh bien, vous vous servirez du code numéro 22.

– Entendu.

Marius demanda :

– Et nous, patron ?...

– Vous autres, vous ne serez pas de trop. Vous viendrez me rejoindre.

– Bien, patron.

– Vous prendrez le premier train et vous vous rendrez à l'hôtel Astor. Vous prendrez une chambre au nom de monsieur et madame Lamouche.

– Très bien, fit Gisèle.

IXE-13 demanda au sergent :

– Quand dois-je partir ?...

– Tout de suite si vous le pouvez...

– Très bien... je n'ai pas de bagage à emporter, je serai à vous dans quelques minutes.

IXE-13 glissa ses deux revolvers dans ses poches, prit son chapeau et son paletot.

Avant de partir, il s'approcha de Gisèle.

– Au revoir, chérie...

- Bonjour, Jean..., à bientôt.
- Hé, patron, fit Marius.
- Quoi ?
- Vous prenez ce chapeau-là... ?
- Oui.
- Mais vos initiales sont gravées dedans... J.T.
- Ça n'a pas d'importance. Rares sont les personnes qui savent qu'IXE-13 est Jean Thibault.

IXE-13 rejoignit l'hydravion en compagnie du sergent.

En arrivant à Montréal, il envoya immédiatement un télégramme au lieutenant Boivin.

– Ai trouvé l'homme. Sera présent au rendez-vous.

Aussitôt, ce dernier envoya un nouveau message à Asselin.

Comme à l'ordinaire, c'était un message chiffré qui voulait dire : Jean Thibault, agent spécial, sera au rendez-vous. Il aura deux aides.

IXE-13 allait se lancer dans une nouvelle aventure.

*

Herman Hetznich était respecté de tous.

C'était un personnage fort élevé au bureau de l'ambassade.

Aussi, était-il libre de ses allées et venues.

Il habitait le Canada depuis déjà plusieurs années et personnes outre le service de contre-espionnage ne soupçonnait ses activités.

Hetznich entra dans une maison de pension.

Il monta au deuxième et là, frappa trois coups à la porte d'une chambre.

La porte s'ouvrit.

– C'est toi, Herman ?...

– Oui, Herr Doctor.

Hetznich entra.

– Beaucoup de nouveau, Herr Doctor.

Le docteur Carl Falbronz était le chef du réseau d'espionnage à Ottawa.

Hetzlich n'était qu'un de ses subordonnés.

Herman mit la main dans sa poche.

– Voici deux messages...

Carl les prit.

Il y jeta un coup d'œil.

– Je n'y comprends absolument rien.

– Moi non plus... au début.

– Ah, tu as réussi à les déchiffrer ?...

– Oui.

– Allons, parle, ne me fais pas languir inutilement.

– Eh bien, Carl, le dénommé Asselin a demandé de l'aide...

– Soupçonnerait-il quelque chose ?...

– Oui. C'est cet imbécile de Sheffer...

– Pourquoi ne se range-t-il pas de notre côté ? grinça le docteur.

Herman reprit :

– Le bureau lui envoie de l’aide. Un dénommé Jean Thibault et deux de ses aides...

– Ah !

– Ce doivent être des gens puissants...

Le docteur approuva :

– Tu as raison, Herrnan... aussi, il faut s’en débarrasser... surveille les arrivées de trains et d’avions... il faut se débarrasser au plus tôt de ces trois nouveaux.

– Bien, Herr Doctor.

– Je te laisse ça entre les mains.

– Ne craignez rien, Carl... vos ordres seront accomplis.

Deux heures et quarante-cinq.

IXE-13 était maintenant à Ottawa.

Il allait rencontrer le dénommé Asselin.

Lentement, il se dirigeait vers le café *La Pipe*.

De nouveau, il regarda dans la Vitrine d’un magasin et s’aperçut que la jeune fille le suivait toujours.

En effet, depuis son arrivée à Ottawa, une jeune fille ne l'avait pas quitté d'une semelle.

Ce qui surprenait le plus IXE-13, c'est que cette jeune fille ne faisait aucun effort pour se cacher.

Au contraire, on la remarquait tout de suite.

Elle portait un beau chandail de laine blanc, des « shorts » bleus et une raquette de tennis sous le bras.

C'est une tenue plutôt anormale pour se promener d'un bout à l'autre de la ville.

IXE-13 continua lentement sa route.

La jeune fille ne cherchait pas à le rejoindre.

Elle le suivait, c'était tout.

IXE-13 se demandait si elle n'avait pas eu l'ordre de le suivre tout simplement pour l'embêter, pour l'empêcher de surveiller d'autres personnes.

C'était possible.

Une chose certaine, c'est qu'on savait que notre héros devait arriver à Ottawa et on l'avait

entendu.

IXE-13 regarda sa montre.

Il était presque trois heures.

Aussitôt, il accéléra le pas.

Il arriva enfin devant le café *La Pipe*.

IXE-13 s'arrêta.

Il sortit un paquet de cigarettes et en prit une.

Puis, prenant un carton d'allumettes, il vint pour allumer sa cigarette.

Or l'allumette ne flamba pas.

Il en prit une deuxième, une troisième...

C'était le commencement du fameux code numéro 22.

Il essaya de nouveau jusqu'il ne lui restât qu'une seule allumette.

C'est à ce moment qu'un homme s'approcha de lui.

Il avait l'air d'un véritable miséreux.

– Pardon, monsieur ?...

IXE-13 leva légèrement la tête :

– Monsieur ?

– Qui va gagner la guerre ?

– Mais les alliés, c'est entendu, un jour qu'il fera beau.

– Le jour qu'il fera beau est peut-être plus proche qu'on croit.

– Oui, car les étoiles brillent.

Il n'y avait plus d'erreur.

Les deux hommes avaient récité les phrases du code en entier.

– Thibault ?

– Oui.

– Asselin. Vous n'êtes pas suivi ?

– Oui, une jeune fille ?...

Le quêteux se retourna.

– C'est Louise Poitras. Écoutez, Thibault, je ne puis rien dire ici. Rencontrez-moi dans un quart d'heure.

– Où ?

– Au théâtre de la rue Craig... un tout petit

théâtre... le prix d'entrée n'est que 18 sous.

– Bien.

– Je serai dans la dernière rangée à droite en entrant. Asseyez-vous près de moi, mais ne parlez pas avant que je vous parle.

– Entendu.

– Maintenant donnez-moi quelques sous, pour rendre notre conversation naturelle.

IXE-13 tira quelques sous de sa poche.

Il les tendit au mendiant.

Ce dernier salua et repartit lentement.

Le tout s'était fait très vite.

Quelqu'un qui les aurait surveillés n'aurait pu s'apercevoir de leur conversation rapide.

IXE-13 demeura devant le café *La Pipe*.

Il regardait souvent sa montre comme s'il attendait quelqu'un.

Soudain, la jeune fille qui se nommait Louise Poitras s'avança brusquement.

Elle alla directement à IXE-13 :

- Monsieur Thibault ?
- Pardon, mademoiselle ?...
- Vous êtes bien monsieur Jean Thibault.
- Mais non mademoiselle, mon nom est Dupont.
- N’essayez donc pas de mentir, je sais que votre nom est Thibault et que vous êtes venu ici pour rencontrer Jacques Asselin.
- Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire...
- Jacques Asselin est mort...
- Je ne connais personne de ce nom-là...
- Je vous en prie, monsieur Thibault, écoutez-moi...
- Puisque je vous dis que mon nom n’est pas Thibault.
- Très bien, mais je vous aurai prévenu. On vous a suivi. On sait qui vous êtes... fuyez, quittez la ville...
- Mais, mademoiselle...

– Très bien, en tout cas, je vous aurai prévenu.
Je suis une amie, rappelez-vous en.

Et elle s'éloigna brusquement.

IXE-13 se demandait où elle avait voulu en venir.

Elle semblait réellement une amie.

Mais d'un autre côté, pourquoi avait-elle déclaré qu'Asselin était mort ?

C'était faux.

IXE-13 lui avait parlé.

Il était certain que c'était Asselin.

Personne autre que lui n'aurait pu réciter le code.

Notre espion ne retenait qu'une chose de sa conversation avec la jeune fille.

Il avait été suivi.

Avant de se rendre au théâtre, il fallait donc dépister ceux qui le suivaient : Il aperçut un tramway qui allait se mettre en marche.

IXE-13 bondit et attrapa la portière comme

elle allait se fermer.

Si la personne qui le suivait était à pied elle ne l'avait certes pas suivi.

Au coin de rue suivant, IXE-13 descendit et sauta dans un taxi.

– Où vous voudrez...

– Hein ?...

La voiture venait de se mettre en marche.

IXE-13 sortit un billet de dix dollars et le mit dans la main du chauffeur.

– Écoutez, je suis suivi.

– Ah !

– Et pas par la police... non, c'est une affaire spéciale, je ne puis pas donner de détails, vous comprenez ?

Le chauffeur aperçut le billet de dix dollars.

– Bien.

– Je veux changer de taxi en route... compris...

– Entendu.

Le chauffeur prit les rues les plus achalandées.

Au coin d'une rue, il se tassa près d'une voiture-taxi sans passager.

Il fit un signe au chauffeur.

– Allez-y, dit-il à IXE-13.

Vif comme l'éclair, IXE-13 ouvrit la portière de son taxi.

L'autre chauffeur ouvrit l'autre portière,

Une seconde plus tard, IXE-13 était confortablement assis sur les coussins du second taxi.

– Où dois-je vous conduire ?...

– Il y a un petit théâtre sur la rue Craig ?

– Oui.

– Conduisez-moi là, mais ne m'arrêtez pas devant le théâtre... un peu plus loin...

– Bien.

Pendant que la voiture roulait, IXE-13 jeta un coup d'œil à l'arrière.

Personne ne le suivait.

– Je les ai semés.

Il passa devant le théâtre.

La voiture s'arrêta au coin de rue suivant.

IXE-13 descendit et paya généreusement le chauffeur.

Puis lentement, il se dirigea vers le théâtre.

Il regarda autour de lui.

Personne ne semblait surveiller l'entrée.

IXE-13 jeta un coup d'œil sur sa montre.

Un quart d'heure exactement s'était écoulé depuis sa rencontre avec Asselin.

Il arrivait donc à temps.. Il acheta son billet et entra au théâtre.

L'as des espions demeura quelques secondes debout à l'arrière.

Il fallait que ses yeux s'habituent à l'obscurité.

Puis il jeta un coup d'œil dans la dernière rangée à droite.

Un homme était assis là...

IXE-13 le distingua peu à peu.

C'était bien Jacques Asselin.

IXE-13 entra dans la rangée et s'assit à ses côtés.

Il se rappelait de l'ordre d'Asselin :

– Ne me parlez pas avant que je vous parle.

Deux... trois minutes s'écoulèrent.

Asselin était penché en avant et semblait absorbé dans la contemplation du film.

– Il ne m'a peut-être pas vu, se dit notre héros.

Asselin avait défendu de lui parler.

Mais il ne lui avait pas défendu de le toucher.

IXE-13 le poussa de la main.

Il faillit pousser un cri de surprise.

S'il ne l'avait pas retenu, Asselin se serait écroulé.

Une large tache de sang, dans le dos, indiquait qu'il avait été poignardé.

III

IXE-13 resta un moment sans bouger.

Puis il regarda de nouveau son compagnon qui venait de trouver une mort affreuse.

Soudain, il s'aperçut que la main du mort était serrée.. Un bout de papier dépassait.

IXE-13 ouvrit la main de l'agent et en retira une feuille.

Il mit la main dans sa poche et sortit une lampe de poche en forme de crayon.

Il se pencha, l'alluma et lut.

« Je suis traqué ici. Il y a des espions dans le théâtre, et une mitrailleuse dehors. Je ne sortirai pas d'ici vivant. Si je suis mort avant que vous arriviez, rendez-vous à 118 rue du Gouvernement. Frappez deux coups, puis trois autres. Le mot de passe est « Pour le CANADA ».

La personne qui demeure là en sait aussi long que moi, vous pouvez vous fier à elle. »

Asselin.

– Pauvre diable, murmura IXE-13.

Soudain, notre héros s’arrêta net.

Il venait d’entendre un bruit derrière lui.

Quelqu’un était là qui le surveillait.

IXE-13 ne bougea pas.

Il fit semblant de regarder le film.

C’était justement une vue de guerre.

Mais son oreille écoutait à l’arrière.

Il entendit un nouveau bruit, léger, à peine perceptible.

Cette fois, il se retourna.

Il était temps.

IXE-13 aperçut un bras armé d’un couteau.

D’un mouvement brusque, notre héros saisit le bras de son adversaire.

Il se leva en tordant le bras de l'homme vigoureusement.

L'homme était fort.

Il était de la même grandeur qu'IXE-13.

Un chapeau gris lui cachait un peu la figure.

Enfin, IXE-13 réussit à lui faire lâcher son couteau.

Vif comme l'éclair, il repoussa l'homme et ramassa le couteau.

L'homme n'hésita pas.

Au lieu de foncer sur IXE-13, il se précipita vers la sortie.

Tout s'était déroulé dans le silence et l'attention des spectateurs n'avait pas été attirée.

IXE-13 s'était à son tour dirigé vers la sortie.

Soudain il s'arrêta net.

Il venait d'entendre un bruit de mitrailleuse.

Il entrouvrit la porte.

Il aperçut l'homme qui venait de s'écrouler dans le terrain à côté du cinéma.

Une voiture s'éloignait rapidement.

IXE-13 comprit.

L'homme était de sa taille.

Il portait un chapeau gris comme lui.

On l'avait pris pour IXE-13.

IXE-13 sortit vivement du théâtre et s'approcha du mort.

L'homme avait la figure ensanglantée.

Il était tout à fait méconnaissable !

Aussitôt, IXE-13 eut une idée.

Il changea de chapeau avec celui de l'homme.

Il s'éloigna rapidement comme les gens commençaient à s'approcher.

– Maintenant, ils vont croire que je suis mort... ça va me donner plus de chance d'agir.

Il sauta dans un taxi.

– Rue du Gouvernement, s'il vous plaît,

Une fois bien installé, IXE-13 réfléchit.

Asselin lui avait écrit une note, soit.

Mais les espions n'avaient-ils pas lu cette note avant lui ?...

Si oui, on lui tendrait un piège.

D'un autre côté, l'assassin n'avait peut-être pas vu la note.

– D'une manière ou d'une autre, il faut que j'aille voir.

– Quelle adresse ? demanda le chauffeur.

– 103, fit notre héros.

Il ne descendait jamais devant l'adresse dite.

Il préférait surveiller les alentours avant de s'engager plus avant.

Le chauffeur le descendit devant le numéro 103.

IXE-13 regarda autour de lui.

Tout semblait normal dans la rue.

Il s'avança lentement.

Il arriva devant le numéro

Il y avait une affiche dans la vitre :

– Chez Louise, couturière.

IXE-13 aperçut la clochette.

Mais il se souvint du message.

Asselin lui avait dit de frapper deux coups puis trois, non pas de sonner.

IXE-13 frappa.

Deux coups, puis trois...

Il attendit.

Soudain un bruit de pas se fit entendre, puis la porte s'ouvrit.

IXE-13 sursauta.

Il venait de reconnaître Louise Poitras.

– Entrez, dit-elle.

IXE-13 ne bougea pas.

La jeune fille se tenait debout dans la deuxième porte.

Ce n'était donc pas elle qui avait ouvert.

Il y avait une autre personne, derrière la porte.

Louise tenait toujours sa raquette de tennis à la main.

Tout à coup, IXE-13 s'aperçut qu'il s'était

trompé.

La jeune fille tenait bien un sac qui sert à envelopper les raquettes.

Mais cette fois, le sac était collé contre elle et le manche dépassait en direction d'IXE-13.

Et dans ce manche, il y avait un trou...

– C'est une mitrailleuse...

IXE-13 en était sûr.

– Bonjour mademoiselle Poitras.

– Bonjour, mais entrez...

– Certainement.

IXE-13 se replia sur lui-même.

Il bondit.

Avant que la jeune fille n'ait pu faire un geste, il était sur elle.

– Roger... au secours...

IXE-13 se plaça derrière Louise, retenant solidement la jeune fille.

Il ne s'était pas trompé.

Il y avait bien quelqu'un derrière la porte.

C'était un jeune homme dans la vingtaine.

– Tirez maintenant, si vous voulez, fit IXE-13.

Le jeune homme serra les lèvres.

– Laissez Louise....

– Mettez votre revolver dans votre poche d'abord.

Louise ordonna :

– Obéis, Roger. Sinon, il te tuera... il est armé.

Roger ragea :

– Laisse-moi le tuer... ça n'a plus d'importance, car il va nous assassiner tous les deux, d'une manière ou d'une autre.

IXE-13 sourit :

– N'ayez crainte, je ne suis pas un assassin... et je ne tue pas des personnes sans défense. Je garde mes balles pour ces maudits Allemands...

Le jeune homme ouvrit de grands yeux :

– Vous voulez dire... vous n'êtes pas l'un des hommes de Hetznich ?

– Demandez à votre petite amie, elle me

connaît. Elle m'a appelé par mon nom tout à l'heure.

Louise ordonna :

– Mets ton revolver dans ta poche, Roger...

– Mais...

– Non, je crois que nous avons fait erreur.

Roger hésitait encore.

Il regarda lentement IXE-13.

Puis se décidant, il glissa le revolver dans sa poche.

– Là, vous êtes satisfait ?

IXE-13 fit de même et laissa la jeune fille.

Louise se retourna.

– Entrez.

Elle fit passer le Canadien dans un petit salon.

IXE-13 s'assit comme s'il était chez lui.

Roger et Louise se tenaient dans la porte.

Le jeune homme semblait toujours craintif.

– Eh bien ? demanda la jeune fille.

– Mademoiselle Poitras, cet après-midi, vous êtes venue me trouver devant le café *La Pipe*.

– En effet.

– Vous m’avez mis sur mes gardes et m’avez déclaré qu’Asselin était mort. Comment avez-vous su cela ?...

La jeune fille hésita :

– Je voudrais savoir tout d’abord si vous êtes réellement Jean Thibault.

– Très bien. Tout d’abord, le mot de passe. Pour le Canada.

– En effet.

IXE-13 tira son portefeuille de sa poche.

Il ouvrit un compartiment secret et en tira une carte.

– Tenez, voici une carte avec ma photo.

Louise et Roger l’étudièrent.

Enfin, le jeune homme déclara :

– C’est bien Jean Thibault.

Ses craintes étaient disparues.

Il vint prendre place sur le divan et Louise s'assit à ses côtés.

– J'en étais sûre, fit la jeune fille.

– Sûre de quoi ?...

– Que vous étiez Thibault.

– Comment cela ?...

– Je vous ai suivi depuis l'aéroport... j'ai entendu parler deux hommes à votre descente d'avion.

Ils s'étaient informés probablement, car l'un d'eux murmura : « C'est Thibault. » Après vous avoir parlé, j'ai pensé que peut-être j'avais commis une erreur... que peut-être vous n'étiez pas Thibault, mais bien un des hommes de Hetznich...

IXE-13 l'interrompt :

– Parlez-moi un peu de ces deux hommes à l'aéroport... qu'ont-ils dit au juste ?...

– Que vous étiez supposé rencontrer Asselin devant le café. C'est tout.

– Vous connaissez ces hommes ?

– Oui, ce sont deux amis de Hetznich.

La jeune fille s'arrêta.

Roger déclara :

– Tu peux tout lui dire,

– Très bien.

Elle reprit :

– Je me nomme Louise Poitras.

– Je sais.

– Et voici mon fiancé, Roger Sheffer...

IXE-13 sursauta :

– Sheffer...

– En effet, fit Roger, je suis le garçon du propriétaire de l'usine de tanks.

– C'est justement ce que je me demandais.

Louise expliqua que Sheffer, le père, haïssait les Nazis.

Il avait refusé de les aider.

De plus, monsieur Sheffer avait fait quelques confidences à son fils et ce dernier les avait répétées à Louise.

Monsieur Sheffer avait déclaré à Roger :

– Il y a ici un docteur... le docteur Carl... il est terrible... je sais que c'est lui qui est en charge de tout le réseau d'espionnage au Canada...

– Pourquoi ne pas le faire arrêter ?

– Il faut travailler prudemment, avait répondu le père. Carl est un ami de Hetznich qui est un haut fonctionnaire.

Sheffer redoutait quelque chose... qu'on tente un coup contre lui ou son usine.

C'est alors qu'il demanda l'aide du service de contre-espionnage.

On lui envoya Asselin.

Louise savait aussi que les espions nazis s'étaient emparés du message d'Asselin demandant de l'aide à ses quartiers généraux.

C'est pour cela qu'ils avaient surveillé l'arrivée d'IXE-13.

– Ils savent que vous êtes trois... et ils surveillent aussi l'arrivée de vos amis. Il y a des hommes à toutes les arrivées de trains... ils savent

vosre nom IXE-13, et que vos deux compagnons sont Gisèle Thubœuf et Marius Lamouche.

Le Canadien tressaillit.

– Diable ! mes amis sont peut-être en danger.

– Peut-être...

IXE-13 se serra les lèvres.

S'il fallait qu'il arrive quelque chose à Gisèle.

Mais soudain, il se rappela Asselin.

– Mademoiselle Louise ?

– Oui ?

– Vous m'avez dit à trois heures cet après-midi qu'Asselin était mort ?

– En effet.

– Quand ?

– Ce matin...

– Mais...

– À onze heures exactement.

– Vous êtes certaine ?

– Certainement, ils l'ont tué à l'arrière de la

maison de monsieur Sheffer... le père de Roger.

– Donc Asselin n’a pas pu me rencontrer à trois heures.

Roger s’écria :

– C’est ce que Louise voulait vous dire...

IXE-13 se leva.

Il se mit à marcher de long en large.

Soudain, il déclara :

– Et maintenant, si je vous disais que j’ai rencontré bel et bien, Jacques Asselin, cet après-midi.

– Impossible.

– Pourquoi ?...

Roger déclara :

– Je vous dis qu’il a été tué. Nous étions chez mon père. Papa nous avait donné rendez-vous pour onze heures... Asselin devait arriver... papa aussi. L’agent avait reçu l’ordre de passer par l’arrière de la maison. Soudain, nous l’avons vu...

Il s’est engagé dans le jardin, puis une auto a

passé. Asselin est tombé, mort. Nous avons fui par la porte avant, pour ne pas qu'on nous prenne, Louise et moi.

IXE-13 avait écouté le récit en silence..

– Monsieur Sheffer ?

– Oui.

– Êtes-vous allé voir si Asselin était réellement mort ?...

– Ce n'était pas nécessaire... les balles lui ont traversé le corps, je le jurerais...

– Lui avez-vous vu la figure ?...

– Non, à cause de son chapeau.

IXE-13 baissa les yeux.

– Je suis peiné, Roger, je vais vous poser une question qui va peut-être beaucoup vous chagriner.

– Allez y.

– Votre père n'avait-il pas la même taille qu'Asselin... ne portait-il pas lui aussi un chapeau ?...

– Heu... oui...

– Ne devait-il pas entrer par l’arrière de la maison ?...

Le jeune homme bondit :

– Mon Dieu... si c’était papa... ce doit être lui... ils l’ont tué... nous avons pensé que c’était Asselin...

– En effet... mais Asselin est bien mort...

– Ah !

– Il est mort dans un théâtre cet après-midi vers trois heures et demi... il a été poignardé dans le dos.

Le jeune homme rageait.

Il en avait les larmes aux yeux :

– Ils vont payer... je vais tous les tuer... tous... vous allez nous aider...

– Je suis ici pour cela...

Louise se leva à son tour.

– Moi aussi, je vais t’aider, Roger.

Juste à ce moment-là, le radio qui marchait en

sourdine, annonça :

– Attention... attention... voici quelques bulletins spéciaux concernant trois assassinats...

Louise alla lever le bouton.

– Trois meurtres ont été commis aujourd’hui, à Ottawa.

Le premier meurtre commis ce matin vers onze heures a coûté la vie à William Sheffer, industriel bien connu. Le cadavre a été identifié par des employés vers deux heures.

La police a découvert tout à l’heure le cadavre d’un homme non identifié dans un théâtre de la rue Craig.

L’homme a été poignardé. Ce semble être un quêteux ou un miséreux et la police se demande pour quelle raison on a pu l’assassiner.

Enfin, juste à la sortie de ce théâtre, on a assassiné froidement une troisième personne.

L’homme a été tué de la même manière que monsieur Sheffer.

Une automobile qui passait a déchargé une

mitrailleuse sur la victime.

On croit que les trois assassinats se rattachent, car on n'a pu identifier la troisième victime grâce à son chapeau.

Il s'agit de Jean Thibault, un agent du service de contre-espionnage du Canada.

Louise se retourna :

– Quoi ?...

IXE-13 sourit :

– Vous voyez, dit-il, je suis mort... tout ça grâce à un chapeau...

Il serra les dents :

– Mais ces maudits Allemands, je vais leur prouver que je suis bien vivant. Non, n'ayez crainte, IXE-13 n'est pas mort.

Une détermination farouche se lisait dans les yeux de l'espion.

– Suivez-moi.

– Où ?

– À l'hôtel Astor. Mes amis sont peut-être en

danger, car ils doivent être arrivés depuis une heure environ.

Et notre héros sortit suivi de ses deux compagnons.

Il fallait courir au secours de Marius et Gisèle.

IV

Marius et Gisèle étaient bien arrivés à Ottawa.

Tel qu'entendu avec IXE-13, ils étaient descendus à l'hôtel Astor.

Les deux Français n'avaient pas été sans s'apercevoir qu'ils avaient été suivis jusqu'à l'hôtel.

– Peuchère, dit Marius, il va certainement y avoir de la casse...

– Probablement, se dit Gisèle.

Après avoir monté leurs petites valises dans leur chambre, ils descendirent dans le grand lobby.

Ils y demeurèrent environ dix minutes.

Marius allait de temps à autre jeter un coup d'œil au dehors.

Deux hommes se promenaient devant l'hôtel.

– Ils surveillent.

Lorsqu’il revint s’asseoir près de Gisèle, cette dernière murmura :

– Marius ?

– Oui.

– Nous faisons mieux de monter à notre chambre.

– Pourquoi ?

– Il y en a qui nous surveillent, ici... tu vois cet homme là-bas, il ne t’a pas quitté des yeux.

– Eh bien, montons.

C’était une chambre de première classe.

Il y avait un radio.

– Puisque nous devons attendre le patron, bonne mère, pourquoi ne pas faire jouer de la musique... la musique adoucit les mœurs.

Il tourna le bouton.

Ni l’un ni l’autre ne parlait.

Seule la musique douce troublait le silence.

Les deux Français attendaient impatiemment

l'arrivée du patron.

Soudain l'annonceur arriva avec son bulletin de nouvelles.

Son bulletin de dernière heure.

Lorsqu'il se mit à parler de meurtres, ils prêtèrent l'oreille.

– Sheffer...

– Ça se rapporte à notre affaire.

– Écoute, Marius.

L'annonceur termina :

– On croit que les trois assassinats se rattachent, car on a pu identifier la troisième victime grâce à son chapeau. Il s'agit de Jean Thibault, un agent du service de contre-espionnage du Canada.

Gisèle bondit :

– Jean.

– Le patron...

Gisèle porta la main à son front.

– Allons, petite, tu ne vas pas t'évanouir,

bonne mère.

– Marius... Marius... dis-moi que ce n'est pas vrai... ils ne me l'ont pas tué... non, non...

– Calme-toi bonne mère....

Elle tomba sur le divan, pleurant comme une folle :

– Jean... Jean... ils l'ont tué... ils l'ont tué... son chapeau... ses initiales...

– Tu sais bien que ça ne se peut pas, fit Marius...

– Comment cela ?...

– Le patron ne peut pas s'être fait tuer comme cela... il n'est pas si bête..., non, c'est impossible... il doit y avoir erreur.

– Mais son chapeau...

– Son chapeau... il y a bien des gens qui portent les initiales J. T.

– Tu crois ?...

– Mais oui, bonne mère...

Le pauvre Marseillais avait la mort dans

l'âme.

Il essayait de consoler Gisèle, mais lui-même n'était pas sûr de son affaire.

– Gisèle, écoute bien.

– Quoi ?

– Il faut faire quelque chose... il faut que tu sois courageuse...

– Je le serai....

– Même en supposant que cette nouvelle soit vraie.

– Mon Dieu...

– Il faut venger le patron... tu comprends... il faut terminer sa mission...

– Mais comment ?... Je suis prête à tout faire... oui, tout, Marius...

– Eh bien, nous allons d'abord sortir d'ici...

– Ensuite ?...

– Nous essaierons de voir monsieur Sheffer ou son remplaçant... nous essaierons d'entrer en communication avec Asselin...

– Sheffer est mort...

– Mais pas Asselin... il faut le retrouver...

– Comment ?...

– Bonne mère... ne me demande pas le ciel... je ne le sais pas... mais essayons quelque chose... sortons d'ici et allons faire un tour à ce théâtre. Peut-être y apprendrons-nous quelque chose.

– Tu as raison, Marius... et s'il est mort, il faut le venger.

Ils étaient décidés à passer à l'action.

Marius alla regarder à la fenêtre.

Il voulait savoir si on surveillait toujours l'hôtel.

– Tiens, tiens...

– Quoi ?

– Il doit y avoir du trouble quelque part.

– Comment cela ?...

– Une voiture de la police s'arrête devant l'hôtel.

Gisèle vint jeter un coup d'œil à son tour.

- Je n’aime pas bien cela....
- Que veux-tu dire ?...
- Ils peuvent venir pour nous...
- Hein ?...
- On ne sait jamais... il faut prendre nos précautions...

Marius réfléchit :

– L’autre chambre est vide, dit-il. Elle communique avec celle-ci... L’un de nous pourrait se placer là...

– C’est une idée.

Gisèle ouvrit la porte de communication.

– J’y vais, Marius.

Gisèle referma soigneusement la porte.

Elle pouvait maintenant sortir par le corridor et revenir dans la chambre de Marius.

Le Marseillais était resté seul.

Il s’assit dans son fauteuil comme si de rien n’était.

– Peuchère, nous allons toujours bien voir s’ils

viennent ici...

Soudain, un bruit de pas se fit entendre dans le corridor.

On frappa à la porte.

– Ouvrez, au nom de la loi.

Marius alla pousser la serrure de la porte de communication.

– Ferme-la de l'autre côté, Gisèle.

– Bien.

Marius revint près de la porte principale et demanda :

– Qui est là ?...

– Ouvrez... c'est le sergent Smith, de l'escouade des homicides.

Marius ouvrit.

Deux hommes entrèrent... deux policiers.

Le sergent était un grand six pieds.

Il tenait un revolver dans chaque main.

Il regarda longuement Marius.

– Eh bien, peuchère... qu'est-ce qu'il y a ?....

Pourquoi me mangez-vous des yeux ?

Le sergent déclara en bon français :

– Vous n’avez pas l’air d’un assassin.

Marins sursauta :

– Un assassin ?

– Parfaitement...

Il y eut un silence..

– Je croyais qu’il y avait une femme avec vous....

– Il y en avait une...

– Où est-elle ?

Marius eut un ricanement sinistre :

– Ah, ah, ah... je l’ai assassinée et je l’ai mangée... j’aime la viande fraîche.

– Ne faites pas le drôle, reprit durement le sergent. Depuis quand êtes-vous à Ottawa ?...

– Bonne mère, vous posez trop de questions... Qu’est-ce que vous diriez si moi, je vous en posais une ?... Hein ?... qu’est-ce que vous faites ici ?...

– Nous cherchons un couple d’assassins... nous avons reçu un appel nous disant que les deux personnes, un homme et une femme, qui ont mitraillé un agent du service secret à la porte du théâtre sont descendus ici. Maintenant, tout ce que vous direz pourra servir contre vous.

Marius répondit en souriant :

– Merci.

Mais ses yeux lançaient des éclairs.

On l’accusait d’avoir assassiné le patron.

Celle-là, elle était trop forte.

Le sergent demanda :

– Allons, où est votre amie ?...

– Elle est partie pour la France, il y a cinq minutes... parce que moi, je suis de France aussi. Je suis un Marseillais et de Marseille par dessus le marché, bonne mère !

L’un des détectives déclara :

– C’est certainement l’un des deux meurtriers, sergent. Emmenez-le donc.

– Attendez.

Il se tourna vers Marius.

– À quelle heure êtes-vous arrivé à cet hôtel ?

– Vous pouvez regarder en bas, dans le registre. Il était exactement quatre heures moins vingt-cinq minutes.

– Juste le temps de tuer le type du théâtre et de revenir ici.

– Exactement, approuva Marius.

– D'où venez-vous ?...

– De Marseille.

– Par avion ?

– Non, j'ai traversé l'Atlantique à la nage. Je suis un champion nageur, peuchère.

– Quel est votre métier ?

– Mais vous l'avez dit tout à l'heure... je suis un meurtrier... je tue... je tue les rats.

Le sergent reprit, moqueur.

– Vous tuez ces rats avec une mitrailleuse...

– Tiens, c'est une bonne idée que vous me donnez là, vous.

Le sergent se retourna vers ses hommes.

– Fouillez la place.

Marius haussa les épaules.

– Je n’ai que cette petite valise... Une chemise, une paire de bas d’homme et une paire de bas de femme... et une brassière... pas pour moi, pour ma compagne.

Soudain, l’un des policiers qui fouillait la garde-robe déclara :

– Je l’ai, sergent.

Il montra une longue boîte.

Elle n’était pas dans la garde-robe lorsque Marius avait loué la chambre.

On l’y avait mise durant son absence... quand il était dans le lobby avec Gisèle.

Les deux policiers ouvrirent la boîte et se levèrent, triomphants :

– Regardez, sergent... la mitrailleuse... qu’est-ce que vous en pensez ?...

– Vous ne dites rien, Lamouche ?...

– Si, c’est vous qui l’avez mise dans la garde-robe...

Le sergent se serra les lèvres et leva le poing.

– Oh, vous ?...

Marius ne broncha pas.

Il regarda le sergent en souriant :

– Qu’est-ce qu’il y a, sergent ? demanda-t-il...

– Vous êtes chanceux que je n’aime pas les manières dures avec les assassins...

– Chanceux... bonne mère... je suis chanceux quand vous trouvez une mitrailleuse dans ma chambre et que vous m’accusez de meurtre. Qu’est-ce qu’il vous faut pour que vous soyez malchanceux ?

Le sergent ne savait que faire :

– Écoutez Lamouche, vous me plaisez...

– Ah !

– Vous n’avez pas l’air d’un assassin.

– Merci. Mais dites-moi, sergent... comment saviez-vous cela au sujet de la mitrailleuse...

- Quelqu'un a téléphoné...
 - C'était peut-être un piège pour me faire tomber dedans...
 - C'est possible. Quand êtes-vous arrivés ?
 - À trois heures moins dix. Par le train.
 - Et vous ne vous êtes enregistrés qu'à trois heures trente-cinq.
 - Je vous l'ai dit tout à l'heure, bonne mère.
 - Et qu'est-ce que vous avez fait entre temps ?... avez-vous un alibi ?
 - Non.
 - Enfin, allez-vous me dire qui vous êtes et ce que vous faites ici ?
- Marius ne pouvait pas répondre,
Il n'avait pas le droit de dévoiler sa mission :
- Mon nom est Lamouche.
 - Je le sais. Ça ne veut rien dire, vous devez avoir un autre nom. Je voudrais vous aider, Lamouche, mais vous montrez trop de mauvaise volonté.

– Je regrette, sergent. Je vous remercie pour votre sympathie, mais je ne puis rien vous dire de plus.

– Bon, très bien... dans ce cas, il ne me reste qu'une chose à faire, je vais être obligé de vous emmener...

C'est à ce moment qu'une voix de femme lança :

– Au secours... on veut me tuer... au secours... au secours...

Le sergent et les deux policiers bondirent.

– Vite, il faut fouiller les chambres... c'est à cet étage-ci. Moi, je guette l'escalier et l'ascenseur... il faut que personne ne se sauve.

Ils sortirent en vitesse de la chambre.

Marius, lui, ne semblait pas excité du tout.

Il referma soigneusement la porte.

Il entendit frapper à la porte de communication.

Il alla ouvrir.

Gisèle parut :

– J’ai bien crié ?...

– Extra, petite. On aurait vraiment dit qu’on allait te tuer.

– Vrai ?...

– Oui. Maintenant, vite, il faut sortir d’ici.

Ils n’avaient pas le temps de parler.

Les deux Français se mirent à l’œuvre.

Marius alla ouvrir la fenêtre.

Pendant ce temps, Gisèle attachait ensemble les draps de lit.

Ils n’avaient pas besoin de se donner d’ordres.

Ils avaient travaillé ensemble depuis si longtemps qu’ils savaient ce qu’ils devaient faire.

Marius poussa le lit près de la fenêtre.

Il attacha le câble improvisé à l’une des pattes du lit.

Le câble était juste assez long pour descendre à l’étage inférieur.

– Passe la première, petite.

– Bien.

Gisèle se laissa glisser le long du câble.

Au deuxième, elle essaya d'ouvrir la fenêtre.

Heureusement, elle n'était pas fermée complètement, autrement il aurait fallu briser la vitre.

Elle passa dans la chambre de l'étage au-dessous.

Marius parut quelques secondes plus tard.

Il tenait une grosse boîte dans sa main droite.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?...

– Ça, c'est une mitrailleuse, petite, j'ai pensé qu'on pourrait en avoir besoin... porte-la, je vais passer le premier...

Il ouvrit la porte.

Il n'y avait personne dans le corridor.

Il gagna l'escalier de service.

Tout allait bien, ils descendirent jusqu'au premier.

Mais entre le premier et le rez-de-chaussée, ils se trouvèrent soudain face à face avec le sergent

Smith.

– Enfin, je vous retrouve.

Le sergent sortit son revolver.

– Écoutez, sergent, bonne mère, il y a erreur.

– Laissez faire, suivez-moi...

C'est tout ce qu'il put dire.

D'un mouvement brusque, Gisèle avait lancé la boîte.

Elle atteignit le sergent dans les jambes.

Marius avait bondi en même temps.

– Je suis peiné, sergent.

Un coup de poing sur la mâchoire.

Le policier s'écroula.

– Viens, Gisèle.

Dans le lobby, ils constatèrent avec plaisir que ceux qui les surveillaient tout à l'heure étaient disparus.

Ils avaient fui avant l'arrivée de la police.

Sur la rue, un seul homme surveillait l'hôtel.

Un taxi se trouvait arrêté juste devant l'entrée principale.

Marius bondit.

– Viens, Gisèle.

L'homme de l'autre côté de la rue les vit sortir.

Mais il ne sembla pas les reconnaître.

Il était certain que les policiers les tenaient.

Marius cria au chauffeur.

– Démarrez... allez n'importe où... loin d'ici...

La voiture vint pour se mettre en marche.

Soudain, le Marseillais cria :

– Arrêtez...

Une voiture venait en sens inverse. Un autre taxi.

Les regards de Marius et de l'un des occupants du taxi se rencontrèrent.

– Peuchère, si ce n'est pas le fantôme... c'est bien le patron.

Et à la stupéfaction du chauffeur, il tira Gisèle de la voiture, et l'entraîna vers l'autre taxi.

V

Herman paraissait nerveux.

Carl Falbronz marchait de long en large dans la pièce.

– En fin de compte, mon cher Carl, vous ne pouvez pas dire que je n’ai pas bien travaillé.

– Non, tu n’as pas bien travaillé.

– Ah !

– Tu devais nous débarrasser de ces trois espions...

– Mais mes plans ont été bouleversés...

– Pourquoi ?... c’est ce que je veux savoir depuis tout à l’heure...

Falbronz venait d’apprendre que Gisèle et Marius s’étaient échappés.

– Il a fallu que je m’occupe moi-même de cette affaire. Je l’avais tout d’abord confiée à

Fritz...

– Et puis ?

– Eh bien, Fritz est disparu.

– Hein ?...

– Mais oui, depuis qu’il a accompli sa mission au théâtre, assassinant Asselin et nous permettant d’abattre le fameux IXE-13...

– Mais où est-il ?... Pourquoi ne s’est-il pas rapporté.., ?

– Il lui est peut-être arrivé quelque chose. Quand j’ai vu qu’il était disparu, j’ai voulu essayer de faire tomber les deux Français dans un piège...

Carl hocha la tête :

– Je sais, je sais. Tu as manqué ton coup, et ces deux imbéciles t’ont glissé entre les doigts.

– Alors qu’allons-nous faire maintenant ?...

Carl réfléchit :

– Nous allons mettre notre plan à exécution, dès ce soir,

– Parfait.

– Nous avons trente-cinq hommes à l’usine. Il faut faire un coup dont on se souviendra au Canada.

– Je sais que vous êtes intelligent, Herr Doctor.

– Merci, je le sais également. Les hommes sont tous avertis ?

– Ils savent ce qu’ils doivent faire ?...

– Oui.

– Certainement. Je serai moi-même sur le terrain.

– Non.

Herman sursauta :

– Comment cela ?

– Je veux que tu t’occupes de la petite Louise Poitras.

– Ah !

– Je veux la ramener avec moi en Allemagne... ensuite, ce sera un jeu de faire travailler Roger

Sheffer pour nous, tu comprends.

– Parfaitement.

Herman se frottait les mains.

– Tous les hommes ont leurs lance-flammes, nous avons cinq mitraillettes...

– Visez pour tuer...

– Bien.

– Vous attendrez les coups de sifflet. Deux coups, et alors à l'attaque.

– Entendu, herr doctor.

– Ensuite, repoussez les travailleurs au dehors... pendant ce temps, je m'emparerai des plans des nouveaux tanks, je sifflerai un autre coup, et le feu aux bâtisses.

– Bien.

C'est à ce moment précis que Carl s'arrêta brusquement.

Puis il se remit à parler...

– Alors, tu comprends, mon cher Herman...

Et pendant qu'il parlait, il se dirigea vers son

bureau.

Il écrivit quelque chose sur une feuille.

Puis il la tendit à Herman.

Ce dernier lut :

– Il y a quelqu'un derrière la porte.

Le docteur continuait toujours de parler.

Herman s'approcha de la porte.

Il sortit son revolver, puis ouvrit brusquement.

Roger Sheffer était là.

– Bonsoir, messieurs...

– Tiens, si ce n'est pas monsieur Sheffer, fit Carl...

– Parfaitement.

– Qu'est-ce que vous voulez ?...

– Vous parler...

– Et c'est pour cela que vous écoutez aux portes ?

Herman le poussa à l'intérieur et referma soigneusement la porte.

Roger parut surpris.

– Qu'est-ce qui vous prend ?

Herman ne répondit pas.

– Et pourquoi me recevez-vous avec ce revolver ?...

– Pour que vous soyez tranquille... nous n'aimons pas le bruit.

– Bandit.

Herman s'accota dans la porte.

Il guettait toujours Roger.

– Alors, que désirez-vous ? demanda de nouveau Carl.

– Vous parler.

– Eh bien, parlez.

– Je veux simplement vous poser cette question : Pourquoi avez-vous assassiné mon père ?

Carl sembla tout d'abord mal à l'aise.

Puis il sourit cyniquement :

– Vous savez ?...

– Oui, je sais, je sais que vous êtes tous des assassins. Mais n’oubliez pas que vous êtes ici au Canada et non en Allemagne... il y a une loi ici... Vous devez obéir à nos lois.

– Pardon, nous devons obéir aux lois du Reich.

– Le Reich ne gouverne pas ici.

– Pour nous, il gouverne partout. Votre père a refusé d’obéir à son pays...

– Ce n’est pas un traître...

– Si, c’est un traître, son pays natal, c’est l’Allemagne... il devait nous obéir. Il a refusé, nous l’avons puni.

Roger lui aurait sauté à la figure.

Mais Herman guettait toujours.

Carl continua :

– Et vous aussi, Roger, vous avez refusé de nous obéir. Vous aussi vous êtes Allemand.

– C’est faux.

– C’est vrai.

– Je suis Canadien. Ma mère était Canadienne. Je n'ai pas à obéir à vos ordres. Mon père était Allemand, soit, mais pas moi.

– Vous allez quand même avoir le même sort que votre père...

– Vous n'avez pas le droit...

– Nous le prenons.

Il ordonna :

– Herman ?

– Ya ?

– Approche.

– Bien, herr doctor.

Herman vint placer le canon du revolver sur la tempe du jeune homme.

– Ce revolver est muni d'un silencieux, personne n'entendra le coup.

– Bandits.

Carl fit un signe :

– Un instant, Herman, je veux lui poser une autre question..

Il se tourna vers Roger :

– Comment se fait-il que vous soyez venu jusqu’ici ?...

– Mon père m’a tout appris. Il savait que c’était vous, le chef de la bande.

– Et puis ?

– Un soir, je vous ai suivi... jusqu’ici... Voilà.

– Très bien. Maintenant, faites votre acte de contrition. Il ne vous reste que quelques secondes à vivre.

On frappa à la porte.

Carl sursauta.

On frappa à nouveau.

– Reste ici, Herman, réponds. Je me sauve par l’autre porte. Débarrasse-toi de cette personne, puis finis-en avec Roger, il ne faut pas qu’on me trouve ici.

– Bien, Herr doctor.

Carl sortit vivement par une porte de côté.

Il traversa une autre chambre et sortit enfin sur

un autre corridor.

Ça lui permettait de s'échapper facilement.

Herman se tourna vers Roger :

– Si tu fais un geste, je te tue...

Il alla ouvrir.

Il se trouva face à face avec une jeune fille.

– Que voulez-vous ?...

– Vous n'aimeriez pas acheter des revues... ?

– Laissez-moi tranquille...

– Mais c'est pour m'aider à gagner mon cours universitaire...

– Je vous dis que non.

Herman avait tourné le dos à Roger.

Ce dernier bondit.

En un rien de temps, il avait maîtrisé l'Allemand.

Un dernier coup de poing l'envoya rouler au fond de la pièce.

Il sortit vivement.

– Venez, mademoiselle, je vais vous en acheter, moi.

– Oh, merci.

Au bout du corridor, Roger s'épongea le front.

– Vous êtes arrivée à temps, mademoiselle Gisèle.

– J'écoutais à la porte.

– Quelques secondes de plus et je ne revoyais jamais ma fiancée.

– N'ayez crainte, nous étions là.

Cinq minutes plus tard, Roger rejoignait IXE-13, sa fiancée et Marius Lamouche.

Maintenant il fallait parer au grand coup.

Les espions étaient près de trente-cinq.

Est-ce qu'IXE-13 et ses compagnons pourront les empêcher de mettre leur plan à exécution ?

VI

Six heures.

Les employés changeaient.

Des centaines sortaient de l'usine, des centaines d'autres y entraient.

Marius, Gisèle, IXE-13 étaient au nombre de ces employés.

Roger leur avait obtenu des passes.

Marius avait dû prendre la chance de se faire photographe.

Il était recherché par la police.

Mais tout se passa dans l'ordre.

Une fois sur le terrain de l'usine, Roger et Louise se retirèrent dans le grand bureau.

IXE-13 et ses deux inséparables examinèrent l'endroit.

Au tout début du terrain, il y avait des tanks

prêts à être essayés.

Dès le lendemain, on devait les expérimenter.

Un peu plus loin commençaient les grandes bâtisses.

– Je vais rester ici.

– Pourquoi, patron ?

– Parce que ces bandits peuvent essayer de s'emparer d'un tank pour repousser les travailleurs.

– Peuchère, vous avez raison.

– Gisèle ?

– Oui ?

– Tu vas suivre Marius, allez sur le côté de l'usine, mais n'entrez pas.

– Bien.

– Faites semblant de travailler, faites quelque chose, mais il ne faut pas qu'on vous remarque.

– Entendu.

Les deux Français s'éloignèrent.

IXE-13 fit semblant d'examiner les tanks.

On l'aurait pris pour un expert.

Il faut dire cependant qu'IXE-13 s'y connaissait.

Il savait comment se servir d'un tank.

Vers sept heures alors que l'obscurité descendait, un grand coup de sifflet retentit, suivi d'un autre.

– Un signal, se dit IXE-13.

Aussitôt des centaines d'employés se précipitèrent hors de l'usine en criant.

On aurait dit qu'ils avaient vu un monstre.

IXE-13 aperçut soudain d'autres employés.

Quelques-uns portaient des lance-flammes, d'autres des mitraillettes.

Il aperçut Gisèle et Marius qui se mirent à tirer.

Les employés se sauvaient.

Les nazis sortaient de partout et se formaient en groupe.

Soudain IXE-13 tressaillit.

Il venait de comprendre l'idée des deux Français.

Ils avançaient maintenant au-devant des lance-flammes.

Marius et Gisèle voulaient protéger les centaines d'employés qui se trouvaient derrière eux.

IXE-13 était trop loin pour leur prêter main forte...

– Braves Français... ils sont prêts à donner leur vie, pour sauver les autres.

Mais Marius et Gisèle ne résisteraient pas longtemps.

Une balle de mitrailleuse pouvait les envoyer dans l'autre monde.

– Il faut que je fasse quelque chose.

– Mais quoi ?

Soudain, il tressaillit :

– Un tank.

C'était la seule manière de sauver ses amis.

IXE-13 monta dans l'un des tanks.

– Espérons qu'il marche... s'il faut qu'il n'y ait pas de gazoline...

Il mit le pied sur le démarreur.

Aussitôt le moteur se mit en mouvement.

– Hourrah, cria IXE-13.

Il appuya sur l'accélérateur.

Les ouvriers se mirent à crier.

À pleine vitesse, le tank fonçait sur les nazis.

Ces derniers reculèrent quelque peu.

Le tank n'était plus qu'à quelques pieds d'eux, lorsque brusquement, il fit demi-tour.

Cette fois, il fonçait sur Gisèle et Marius...

– Vite... Gisèle... Marius...

Ils mirent trois ou quatre secondes pour monter dans le tank.

– La mitrailleuse, Marius, vite, ils reviennent.

– Bien, patron.

– Je fonce sur eux.

Le tank prit son élan.

Marius tirait.

Les suppôts d'Hitler reculaient et tombaient, maintenant.

Soudain, Gisèle cria :

– Regardez, là-bas.

Elle venait d'apercevoir Louise Poitras et Roger Sheffer. Ils étaient aux prises avec quelques ouvriers.

– On veut les tuer.

Soudain, Roger s'écroula.

– Il est blessé... vite, Jean.

IXE-13 fit faire demi-tour à son tank et partit en direction de ses deux amis.

Les espions qui étaient là reculèrent devant cette charge terrible.

IXE-13 dut arrêter complètement son appareil.

Marius monta Roger à bord, puis Louise suivit.

– Je suis blessé, au bras...

– Ce n'est rien ?

– Non, non.

Mais les saboteurs avaient eu le temps de refaire leurs rangs.

Ils semaient maintenant la mort parmi les pauvres ouvriers.

Ceux qui essayaient de fuir étaient pris à la barrière.

Carl avait pris soin de faire tuer les gardes pour avoir cet endroit stratégique.

IXE-13 chargea à nouveau.

Les espions ne pouvaient rien contre lui.

Le tank passait partout et nos amis étaient bien protégés.

Marius et IXE-13 tiraient de la mitraillette.

Le Canadien était fort occupé.

Il conduisait, donnait des ordres et tirait sur les Allemands...

– Ils reculent.

Soudain, un autre coup de sifflet retentit.

IXE-13 vit les saboteurs reculer vivement vers l'usine.

C'étaient tous ceux qui avaient des lance-flammes.

Ceux qui se servaient de mitraillettes demeuraient à l'arrière pour les protéger.

Louise cria :

– Ils vont mettre le feu...

– Nous allons leur couper la retraite.

IXE-13 fonça vers l'usine.

Il y arriva avant les Nazis.

Aussitôt ce fut une autre charge terrible.

Carl était sorti pour voir ce qui se passait.

Il ne restait plus maintenant que quatre ou cinq de ses hommes, debout.

Il cria :

– Ne tirez pas... nous nous rendons.

– Jetez vos armes par terre.

Mais c'est alors que quelque chose de terrible se produisit.

Les braves ouvriers étaient en furie.

On avait tué des leurs.

Un frère, une sœur, étaient peut-être morts.

Tout le groupe se rua sur Herman et Carl.

Ce ne fut pas long.

En quelques secondes, Herman et son herr doctor, étaient réduits en charpie.

– Ils peuvent se compter chanceux, fit IXE-13.

– Comment cela ?

– Leur agonie a été de courte durée.

*

Tous étaient réunis à l'appartement de Louise.

Sheffer s'affairait autour des bouteilles de vin.

Il emplit les verres, puis levant le sien :

– Je puis proposer un toast ?...

– Certainement.

– Eh bien, je lève mon verre au salut de la

France...

Ils burent.

Gisèle et Marius étaient fort émus.

– Nous aurions dû boire à la santé du patron...

– Mais voyons, fit IXE-13.

– Sans vous, bonne mère, Gisèle et moi, nous serions avec les anges...

– Ou avec les diables...

Tous éclatèrent de rire.

Roger reprit :

– Je tiens à vous remercier infiniment. Vous avez tous travaillé de votre mieux. Les Allemands étaient nombreux... forts et bien organisés. Papa et Asselin furent leurs premières victimes, mais ils ont payé chèrement leurs meurtres.

L'on causa tard dans la nuit.

Louise prépara une chambre pour Gisèle.

Marius et IXE-13 allèrent coucher à l'hôtel Astor.

Le lendemain, IXE-13 et le Marseillais retournèrent chez Louise.

Gisèle les attendait.

– Vous ne partez pas tout de suite ?

– Je ne sais pas, je dois me rapporter au lieutenant Boivin, mais j'ai idée que je ne resterai pas plus longtemps au Canada.

– Eh bien, allez vous rapporter, fit Louise, moi je garde vos deux amis...

IXE-13 partit.

Quelques minutes plus tard, il se trouvait en présence du lieutenant Boivin.

Ce dernier le félicita pour son beau travail.

Maintenant, il fallait parler de l'avenir.

IXE-13 allait-il retourner en Angleterre ?...
Quelles aventures attendent notre héros ?

Ne manquez pas le prochain chapitre des aventures de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 309^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.